



HAL
open science

Pour une monumentalité écologique

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. Pour une monumentalité écologique. Wildproject. La Beauté d'une ville, Pavillon de l'Arsenal, 2021, 978-2381140216. hal-03543215

HAL Id: hal-03543215

<https://hal.science/hal-03543215v1>

Submitted on 10 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour

une

**monumentalité
écologique**

Mathias Rollot

Si Paris continue d'être un mythe, sans doute faut-il penser que celui-ci garde une certaine plasticité, une capacité d'absorber ce qui pourrait en modifier, du moins en apparence, la teneur. [...] Le mythe de Paris ne se fonde pas seulement sur la constellation des représentations du passé, il puise aussi sa dynamique symbolique dans la mise en perspective du futur de l'agglomération parisienne.

Henri-Pierre Jeudy,
*L'Imaginaire des architectes*¹

Henri-Pierre Jeudy nous rappelle ce que notre cœur sait bien : si Paris est un mythe, c'est d'un mythe en mouvement dont il s'agit. Jamais l'esthétique de Paris n'a été constante au fil des siècles, et quoiqu'une certaine permanence de l'histoire y subsiste, c'est surtout par l'hétérogénéité de ses formes que la métropole continue aujourd'hui de briller. Partant de ce constat initial – constat d'une certaine liberté au sujet des futures réalisations à s'y installer –, sur quelles bases prospectives penser alors le devenir esthétique de Paris ? Cette proposition voudrait s'inscrire dans le vaste et puissant imaginaire biorégionaliste², en montrant à quel point l'architecture – comme discipline et comme réalisation construite – pourrait être saisie comme un outil au service de la *bio-régionalisation* des consciences, comme une entrée pragmatique pour sortir efficacement du dualisme « nature »/« culture » qui guide encore nos vies et nos acceptions de la « ville ». En donnant ainsi à lire la part construite de nos villes comme une ressource latente pour la transformation écologique des lieux et des esprits, je souhaite souligner que l'architecture n'est pas moins un élément de « renaturalisation » des villes que ne le sont un arbre, un parc ou une rivière – d'autant plus si l'on s'accorde sur le fait que nos établissements urbains ne sont que la conséquence de nos fonctionnements biologiques premiers, la résultante croisée de l'expression de nos gènes respectifs³.

Éléments éthiques et esthétiques d'une architecture biorégionaliste

C'est un fait : un édifice architectural de portée métropolitaine *peut* devenir une réelle figure de reliance écologique pour notre ère en manque de repères, d'outils et de lieux sensés. Pour cela, il faudra toutefois qu'il soit conçu et réalisé en accord avec une considération renouvelée pour les milieux vivants – humains

et non humains – qui l'accueillent, et au service desquels il doit se placer. Voilà déjà, en quelques mots, l'idée d'une *architecture biorégionaliste* qui se dessine⁴. Disons, pour aller plus loin, qu'une telle architecture devrait avoir à cœur de s'accorder avec les propositions d'auteurs tels qu'Ivan Illich, insistant sur l'absolue nécessité d'habiter des milieux qui font sens, c'est-à-dire des mondes – urbains ou non – qui sont les premiers moteurs de notre éducation à ce que vivre signifie⁵. Ou, pour insister cette fois avec Lewis Mumford, rappelons qu'« à défaut [d']environnement stimulant, conduites et discours rationnels ne peuvent que demeurer stériles. Ce manque d'éducation des sens, ni l'éloquence ni l'expérimentation scientifique ne sont capables de le compenser. [...] Cet enseignement global de la cité, aucune école ne saurait y suppléer⁶ ». Car si la cité « enseigne », comment cela pourrait-il être, si ce n'est *via* une alliance complexe entre éthique et esthétique ?

Dans les façons dont les formes renvoient à des symboliques et des significations culturelles, autant que dans les manières dont elles nous ouvrent très concrètement au réel sensible, se transmettent bien d'autres choses que des émotions. C'est tout un enchevêtrement d'*habitus*, d'*éthos*, de fonctionnements (éco)systémiques, ou de symbioses ordinaires ou extraordinaires qui y est en jeu et s'y ouvre potentiellement à notre compréhension du réel ; ce qui, en retour, alimente donc notre capacité d'appréciation esthétique du monde ! Car, comme l'ont souligné J. Baird Callicott⁷, Holmes Rolston III⁸, et Aldo Leopold⁹ avant eux, il existe une puissante synergie entre notre compréhension de l'environnement et notre appréciation esthétique de celui-ci : à savoir que plus nous en savons au sujet d'un élément environnemental – qu'il soit question d'une prairie fleurie, d'un rivage, d'une agglomération urbaine ou d'un chat errant –, plus nous sommes disposés à en faire l'expérience sensible. Loin de nous éloigner de l'appréciation émotionnelle des milieux, la connaissance nous en rapprocherait donc, et *vice versa*. C'est ce cercle vertueux qu'il nous faut mettre en mouvement pour apprendre à lire, comprendre, aimer les lieux et leurs vivants du même trait, et en prendre soin – une fois de plus, qu'il s'agisse d'une forêt ou du Paris intra-muros. D'où la très grande pertinence des initiatives comme celle des Sentiers métropolitains¹⁰, qui actualisent en France une pratique déjà portée en Californie par le « guerrier écologiste¹¹ » Peter Berg, décrivant, commentant, enseignant sa biorégion d'adoption par le biais de randonnées urbaines. Dans un article synthétisant cette démarche et proposant les premières lignes d'une « école biorégionaliste », le co-fondateur de ce mouvement affirmait ainsi :

1 Henri-Pierre Jeudy, *L'Imaginaire des architectes (Paris 2030)*, Paris : Sens & Tonka, 2012, p. 17 et p. 20.

2 Mathias Rollot et Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille : Wildproject, 2021.

3 Au début des années 1980, Richard Dawkins développe l'idée de « phénotype étendu » à la suite de ses travaux sur le « gène égoïste », comme moyen de renforcer cette première théorie. Par ce concept, le chercheur nous invite à considérer comme faisant partie du « phénotype » d'un individu l'ensemble des effets et manifestations que les gènes peuvent avoir sur leur environnement, à l'intérieur autant qu'à l'extérieur du corps biologique. Ainsi, un barrage est vu par le biologiste comme la résultante du phénotype étendu précis du castor l'ayant bâti. Voir Richard Dawkins, *The Extended Phenotype: The Long Reach of the Gene*, Oxford University Press, 1982.

4 Une idée déjà investie, notamment dans l'ouvrage *Les Territoires du vivant: un manifeste biorégionaliste*, Paris : François Bourin, 2018.

5 Difficile de renvoyer à autre chose, sur la question, qu'aux deux volumineuses *Œuvres complètes* d'Ivan Illich parues chez Fayard (2004, 2005), tant cette idée est au centre de toute son œuvre écrite, et déployée en tout point de façon convaincante et complémentaire.

6 Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire* [1961, 1989], trad. Guy et Gérard Durand, adapt. Natacha Cauvin, Marseille : Agone, 2011, p. 434.

7 Voir notamment J. Baird Callicott, « L'esthétique de la Terre » [1987]. Dans Aldo Leopold, *La Conscience écologique*, trad. Pierre Madelin, Marseille : Wildproject, 2013, p. 213-226.

8 Holmes Rolston III, *Terre objective: essais d'éthique environnementale* [1979-2005], trad. Pierre Madelin et Hicham-Stéphane Afeïssa, Bellevaux : Dehors, 2018.

9 Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* [1949], trad. Anna Gibson, Paris : Aubier, 1995.

10 Au sujet des Sentiers métropolitains, voir les sites internet <https://metropolitantrails.org/fr> et <https://www.lesentierdugrandparis.com>; ainsi que les ouvrages en lien publiés par la maison d'édition Wildproject <https://www.wildproject.org/catalogue>

11 Aaron Kase, « The Last Eco-Warrior », *Narratively*, 22 janvier 2015, <https://narratively.com/the-last-eco-warrior/>

Nous avons désespérément besoin d'accroître les savoirs capables de rendre les individus et les communautés aptes à prendre des décisions écologiquement solides. C'est cela qui devrait devenir la fonction première des médias d'information contemporains et de l'éducation à tous niveaux. Aujourd'hui, même au sein des meilleures institutions pédagogiques, il existe un manque crucial d'accessibilité à une information écologique efficace. Ces informations sont aussi difficiles à atteindre que l'Antarctique lui-même, alors qu'elles devraient être aussi proches de nous que le sont la radio, la télévision ou une conversation de voisinage. Nous devons apprendre ces informations à tous les niveaux de l'éducation. Si même les cours de sciences naturelles et la botanique ne sont pas censés apprendre ces choses, alors, où pouvons-nous les apprendre¹² ?

Puisse l'architecture *faire école* – en ces sens évoqués ! Ou, au moins, contribuer à ce besoin d'accroître les savoirs et la pertinence écologique des mentalités et des comportements, de Paris et d'ailleurs. La question n'est plus de préserver la « nature » là où elle se trouve, mais plutôt d'accélérer les moteurs de résistances à un système social, économique, politique et ontologique mortifère, pour nous en échapper collectivement, le plus rapidement et le plus « durablement » possible. Témoigner alors de l'enjeu d'une meilleure conscience écologique populaire, c'est redire avec le mouvement biorégionaliste à quel point l'écologie ne peut être menée *contre* les peuples. Tout au contraire, c'est à un avenir, qu'il s'agit de co-construire avec eux, là où ils sont, que l'esthétique urbaine doit inviter, la résistance à la culture urbaine hors-sol étant alors à penser comme une donnée *éthique, politique et esthétique* à la fois. Et qui mieux que l'architecture peut nous aider à nous *reterrestrialiser* ? C'est certain : l'architecture peut aider à prendre conscience de la situation écologique en cours et de la réalité d'ores et déjà transformée du monde post-catastrophique que nous vivons, qu'on entende l'*architecture* comme un projet, un objet, une discipline, un métier ou une action collective¹³.

Clés pour une architecture saine

On me demande souvent si une « architecture biorégionale » se résume à la fabrication de cabanes, d'abris ou de mobilier urbain en palettes, auto-construits et un peu misérables ; on m'interroge régulièrement sur la possibilité ou l'impossibilité d'une architecture biorégionaliste d'échelle publique, métropolitaine, voire monumentale – comme s'il y avait là un paradoxe ou une contradiction ; comme si l'architecture écologique ne pouvait être que *cheap*, populaire et bricolée, sans réelle exigence disciplinaire ni inscription dans une temporalité plus longue. Il me semble qu'il faille donc insister plus sérieusement

12 Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie » [2004], trad. Mathias Rollot. Dans Ludovic Duhem et Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires : l'enseignement de la biorégion*, Paris : Eterotopia, 2020.

13 Mathias Rollot, « Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ? ». Dans Chris Younès et Céline Bodart (codir.), *Au tournant de l'expérience : interroger ce qui se construit, partager ce qui nous arrive*, Paris : Hermann, 2018, p. 155-165.



Carrière de pierre de Saint-Vaast-lès-Mello, photographie Giaime Meloni, 2018.

sur cette possibilité voire cette nécessité d'une architecture métropolitaine réellement écologique, *saine*. « Saine », tout d'abord, car *sincère* : j'entends par là qui se refuse au simulacre écologique, à savoir qui renonce à s'afficher comme l'opération écologique qu'elle n'est pas. Rappeler cela n'est ni anodin ni évident, à l'heure où se multiplient les nouvelles constructions en béton armé et polystyrène recouvertes avec du bardage bois, les potagers au balcon, les enduits rappelant la terre crue, et même la peinture verte ici et là. Les architectes doivent en revenir aux fondements de leur discipline, qui est tout sauf de bâtir du simulacre. Tout au contraire, et sans avoir à revenir à l'archaïque, la discipline architecturale, même la plus moderne, est truffée de formidables outils et de courants historiques remarquables capables d'aider les architectes souhaitant mettre en valeur la vraie nature constructive, matérielle, structurelle, systémique de leur œuvre (beaucoup ne l'ont d'ailleurs pas oublié). Auguste Perret avait pour coutume de dire que « l'architecture, c'est ce qui fait de belles ruines¹⁴ ». Je dirai aujourd'hui à sa suite que « l'architecture écologique ne change pas de nature en devenant ruine ».

« Saine », ensuite, car *attentive* : aux gens, aux animaux, aux lieux, aux *déjà-là*, aux sols, aux climats,

à l'avenir, à l'imprévu, bref, attentive à ce qui n'est pas elle-même ; en ce sens : une architecture plus empathique et moins autocentrée. Nous avons besoin d'espaces bienveillants susceptibles de se faire oublier pour laisser place à l'imprévu : en dimensionnant et en composant pour permettre l'adaptabilité et l'évolutivité des lieux¹⁵ ; en faisant apparaître les réseaux et la structure pour faciliter la lisibilité et donc la *réparabilité*¹⁶ ; ou encore, en proposant une très sérieuse *déprise d'œuvre*¹⁷, des festivités créatrices de lieux¹⁸, des formes collectives de faire avec, faire *autrement* ou *faire sans* l'architecture¹⁹, des *permanences architecturales*²⁰ ouvrant à la « déprogrammation » et à des chantiers ouverts au public, etc. Ce discours n'est en rien une mise au ban de l'architecture et ne signifie en aucun cas que nous n'ayons plus besoin d'architectes, de l'architecture comme objet, ou de l'architecture comme discipline – contrairement à ce que les fictions écologistes fantasment assez régulièrement,

14 Ou plus exactement, selon le dossier de presse réalisé par le Centre Pompidou à l'occasion du centenaire d'Auguste Perret : « L'Architecture : belles ruines, parce que plus elles s'ouvrent, plus elles montrent de vérité. », <https://www.centrepompidou.fr/media/document/e7/42/e74282ed711a83b47eb09bcd44c2c564/normal.pdf>

15 Une thématique qui n'est pas nouvelle en architecture, comme en témoignent, par exemple, les écrits de Richard Burdett, racontant au sujet du siège de la Lloyd's of London, conçu et réalisé par les équipes de Richard Rogers entre 1978 et 1986 : « L'une des premières exigences du programme était que ce nouvel édifice soit à même de répondre aux besoins de la compagnie pour les 50 années à venir. Pour ce faire, il devait être parfaitement adaptable, et ses éléments aptes à être régulièrement mis à jour. La structure de base a été conçue pour durer 50 ans ; le système d'air conditionné durera 20 ans au plus ; les réseaux de communications, peut-être 5. » Richard Burdett, *Richard Rogers : œuvres et projets*, trad. Geneviève Lambert, Paris : Gallimard, Coll. Documents d'architecture, 1996, p. 92.

16 Conseil de l'Ordre des architectes d'Île-de-France, *21 réflexions pour réparer la ville*, 2019.

17 Édith Hallauer, *Du vernaculaire à la déprise d'œuvre : urbanisme, architecture, design*, thèse de doctorat en art et histoire de l'art, université Paris-Est, 2017.

18 Mathias Rollot et Chris Younès, « La collaboration festive : une éthique de fondation des lieux », *Revue française d'éthique appliquée*, 2019/2, n° 8, p. 142-151.

19 Ateliiergeorges et Mathias Rollot (codir.), *L'Hypothèse collaborative : conversations avec les collectifs d'architectes français*, Marseille : Hyperville, 2018.

20 Édith Hallauer et al., *La Permanence architecturale : actes de la rencontre au Point H'ut (16 octobre 2015)*, Marseille : Hyperville, 2016.

d'Ecotopia dans les années 1970²¹ aux Ateliers de l'Antémonde d'aujourd'hui²² –, mais démontre plutôt, à qui veut bien l'entendre, que les architectes ne sont pas que les suppôts de la mégalopole et du grand capital, que les milieux de la décroissance dénoncent fréquemment²³. Tout cela, sans même parler du fait que cette pratique inclusive-participative est tout simplement immémoriale²⁴...

« Saine », enfin, car *frugale*, en ce sens précisément mis en avant par le tout récent réseau « pour une frugalité heureuse et créative²⁵ » – la frugalité n'ayant jamais signifié austérité ou pauvreté. D'autant plus que, contrairement à une idée répandue, la monumentalité d'une œuvre n'a jamais été une question d'échelle. En témoignent, s'il le fallait, les monuments aux morts de tous les villages de France – érections parfaitement monumentalisantes, quoique souvent de taille très modeste –, aussi bien que le Centre Pompidou de Rogers et Piano – un équipement public extrêmement imposant et reconnu, quoique pourtant dénué de toute monumentalité, en raison de l'inversion des codes de représentation habituels du monument qu'il invente (absence de symétrie; parvis coulant vers une entrée invisible plutôt que montant vers une entrée magnifiée; mise en avant des espaces servants, des réseaux et des fonctions annexes; théâtralisation ironique et joueuse dans la composition et le dessin des éléments; absence de cloisonnement figé de fonctions intérieures bien définies à l'avance; etc.). C'est que le *monumental* ne désigne pas le *hors-d'échelle*, mais bien l'expression symbolique d'un pouvoir politique. Ainsi les sculptures de Kawamata peuvent-elles être immenses tout en restant dans l'anti-monumentalité pure; ainsi les patrimoines recouverts par Christo et Jeanne-Claude perdent-ils toute capacité à monumentaliser alors même que leur masse est magnifiée. Esthétiquement parlant, s'il doit donc être question d'inventer une « nouvelle monumentalité » pour l'architecture métropolitaine du XXI^e siècle, rien ne lui impose de devoir être dans la démesure. La monumentalité écologique sera frugale ou ne sera pas. La question qu'il convient de se poser est plutôt celle du pouvoir à signifier (lequel et pourquoi), et de la façon de le signifier par la forme architecturale. L'exercice n'en étant, évidemment, que plus compliqué...

Chantier de l'immeuble du 92, rue Oberpkampf, Paris 11^e, Barrault Pressacco, architectes, 2017.
© Clément Guillaume



21 « Il n'y a pas non plus, dirait-on, d'architecte célèbre en Ecotopia. Les gens conçoivent et construisent eux-mêmes les habitations où ils vivront avec leur communauté ou les locaux des entreprises où ils travailleront; ils manifestent une compétence et une imagination étonnantes [...]. Les gouvernements locaux ont certes des équipes spécialisées dans la construction des bâtiments publics (et pour valider les plans des non-professionnels), mais l'architecture n'est en aucun cas le pré carré de soi-disant experts. » Ernest Callenbach, *Ecotopia* [1975], trad. Brice Matthieussent, Paris: Rue de l'échiquier, 2018, p. 240.

22 Ateliers de l'Antémonde, *Bâtir aussi*, Paris: Cambourakis, 2018.

23 Voir, par exemple, le caricatural numéro des *Carnets de la décroissance* intitulé « La fin des villes, reprise de la critique: mécanismes et impensés de la métropolisation et de ses Méga-Régions », sous la direction de Guillaume Faburel et Mathilde Girault, avril 2016, n° 2.

24 Si l'on en croit, par exemple, Lewis Mumford, racontant que « les citoyens de Florence choisissaient eux-mêmes, par un vote, le type de piliers qui soutiendraient leur cathédrale ». Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire* [1961, 1989], op. cit., p. 434.

25 <https://www.frugallite.org/fr/le-manifeste.html>

26 Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » [1981-1993]. Dans *Qu'est-ce que l'écosophie?*, Paris: Lignes/Imec, 2013, p. 31-57; p. 57 pour la citation.

Vers un décloisonnement du monde architectural « raréfié et réifié »

La complexité de la position de l'architecte et de l'urbaniste est extrême mais passionnante dès lors qu'ils prennent en compte leurs responsabilités esthétiques, éthiques et politiques.

Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective »²⁶

Quel poids sur les épaules des acteurs et actrices de la fabrique urbaine! Dans son *Manifeste pour une esthétique politique*, Nathalie Blanc rappelait que « faire la ville est tout un art », et que « les architectes ne peuvent être tenus pour seuls responsables de la ville moderne²⁷ ». Bon nombre d'architectes seraient d'ailleurs des acteurs de premier plan du changement s'ils n'étaient contraints, par un réel qui les enferme et qui souvent les désole, à se battre pour que les choses soient *le moins mauvaises possible*. Heureusement, une nouvelle scène fournit de nouvelles références exigeantes, de nouveaux modèles réellement réjouissants dont on peut s'inspirer, ou, au moins, qui redonnent espoir dans la possibilité de faire autrement, et de faire mieux. Je pense à des réalisations telles que la halle de Tendon en bois massif de l'atelier d'architecture HAAA, les logements en pierre massive de Barrault Pressacco dans le 11^e arrondissement de Paris, l'office de tourisme de Plainfaing en grès rose et bois massif de Studio Olada, le conservatoire du Pradet en pierre massive de Studio 1984 et Boris Bouchet Architectes, ou encore l'immeuble de bureaux lyonnais B05 en terre crue de Clément Vergély Architectes. Parmi tant d'autres, ces constructions démontrent qu'est possible une édification frugale, sincère, saine et exigeante tant du point de vue architectural que du point de vue écologique. En cela, ce n'est pas tant de prospective que d'éthique dont il est question dans ces lignes...

Pour que se résolve, toutefois, la tension soulevée entre *maîtrise d'œuvre* et *déprise d'œuvre*, et qu'advienne un paradigme disciplinaire cohérent dans lequel les architectes n'auraient pas à choisir entre schizophrénie et sécession, il faudra nécessairement en passer par une refondation épistémologique des relations entre éthique et esthétique en architecture. Et celle-ci reste encore pleinement à venir.

J'en veux pour preuve l'argumentation proposée par l'architecte, auteur et directeur d'établissement Jeremy Till, dans l'excellent *Architecture Depends*. Résumé en substance, le raisonnement de l'auteur est le suivant: 1. Il est courant d'entendre les architectes défendre leur discipline et leurs œuvres au moyen d'un rapprochement un peu rapide entre « éthique » et « esthétique »; 2. Ces derniers omettent d'entendre qu'il s'agit là de *leurs* éthiques et esthétiques, des codes internes à une profession et non nécessairement généralisables à une société tout entière (qui plus est quand on sait à quel point est profond le gouffre culturel entre les architectes et le reste du monde); 3. Ainsi, leur argument « ne tient que dans l'atmosphère réifiée et raréfiée » de l'univers architectural moderne qu'ils ont construit pour eux-mêmes; 4. De sorte qu'en définitive, « pour le dire simplement: une brique n'a pas de morale²⁸ ». Suivant ce raisonnement, tout porterait à admettre que

27 Nathalie Blanc, *Les Formes de l'environnement: manifeste pour une esthétique politique*, Genève: MétisPresses, 2016, p. 47. J'ai argumenté moi aussi en faveur de cette idée, voir Mathias Rollot, « Extension du domaine de la responsabilité architecturale ». Dans *Éléments vers une éthique de l'habitation*, thèse de doctorat en architecture, université Paris-VIII, 2016, p. 367-371.

c'est un tout nouveau type de pensée et d'enseignement de l'architecture qui devrait naître, pour former des architectes aptes à mieux dialoguer avec les codes de sociétés nécessairement extérieures à leur discipline – des sociétés qu'il ne s'agit nullement « d'éduquer » à la culture architecturale, comme l'ont clamé les modernes.

Une monumentalité pour le XXI^e siècle : rendez-vous manqué

Le philosophe Günther Anders fit un jour remarquer qu'un boulanger n'a pas à faire du pain pour les autres boulangers²⁹. Ailleurs, il insista sur le sens du métier d'astronome, qui n'était pas de s'intéresser à l'astronomie, mais bien aux étoiles³⁰. Deux allégories, brèves mais puissantes, dont tout un pan du milieu architectural pourrait se saisir pour œuvrer à un important décloisonnement des couples « éthico-esthétiques » disciplinaires hérités. Pour l'heure, qu'advient-il en guise d'architecture métropolitaine ?

Pour de nombreuses raisons qu'il n'appartient pas à ce texte de développer, la plupart des édifices métropolitains majeurs de ces dernières années sont passés outre l'injonction écologique contemporaine, et ce, malgré un contexte de prise de conscience et de revendication populaire grandissantes sur le sujet. Du haut de leurs tonnes d'acier, de béton et de verre, ces mastodontes semblent l'affirmer haut et fort : l'architecture métropolitaine n'aurait pas à se soucier des questions socio-environnementales ; elle ne devrait pas se laisser dicter sa conduite par quelque éthique ou esthétique bien-pensante. Ce qui n'est pas simplement soutenir, comme le fait Theodor W. Adorno, que « l'art n'a pas à se faire prescrire des normes par l'esthétique³¹ » – sage idée –, mais constitue un raisonnement bien plus nouveau, selon lequel le statut d'édifice métropolitain « majeur » dédouanerait un édifice et son architecte de toute forme de responsabilité (environnementale). Certes, un bâtiment exceptionnel peut bien revendiquer « l'exception », l'argument étant alors le suivant : s'il ne doit y avoir qu'un endroit où continuer à bâtir sans trop se préoccuper de la situation, tout alarmante qu'elle soit, c'est dans ces architectures spectaculaires, car elles doivent garder une puissance d'émotion, d'extraordinaire, de démesure pour accéder au statut d'œuvre-repère à l'échelle métropolitaine. Mais, cela a déjà été dit, l'architecture métropolitaine pourrait, tout aussi bien, relever de « l'exemplaire », profiter de ces programmes rares, de ces budgets démesurés et de ces situations urbaines d'hypervisibilité pour se poser en figure de proue du changement, comme la fière et magistrale démonstration qu'autre chose est possible. Par la création de ces programmes et édifices extraordinaires, la commande urbaine demande des figures remarquables pour l'*en-commun* actuel. L'esthétique de Paris doit donc, plus qu'en toute autre circonstance, être en cohérence avec les inquiétudes et besoins écologiques de notre temps³², qui plus est s'il doit s'agir d'œuvres architecturales revendiquant une forme de monumentalité métropolitaine capable de se faire symbole, repère, signal, marqueur.

28 Jeremy Till, « Imperfect Ethics ». Dans *Architecture Depends*, Cambridge : MIT Press, 2009, p. 171-187 ; p. 176 et p. 177 pour les deux citations.

29 « Il me semblait qu'écrire des textes sur la morale que seuls pourraient lire et comprendre des collègues universitaires était dénué de sens, grotesque, voire immoral. Aussi dénué de sens que si un boulanger ne faisait ses petits pains que pour d'autres boulangers. » Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* [1979], trad. Christophe David, Paris : Allia, 2001, p. 32-33.

30 « Ils ne me comprenaient pas quand je déclarais qu'un astronome ne s'occupe pas en premier lieu des théories astronomiques d'autres astronomes, mais des étoiles. » Günther Anders, « Brecht ne pouvait pas me sentir » (entretien avec Fritz J. Raddatz) [1985], *Austriaca: Günther Anders*, 1992, n° 35, p. 14.

31 Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique* [1970], trad. Marc Jimenez et Éliane Kaufholz, Paris : Klincksieck, 2011, p. 473.

32 Une enquête Ipsos de septembre 2019 témoigne du fait qu'« interrogés sur les enjeux les préoccupant le plus, les Français citent en premier "l'environnement" (52 %) ». Voir l'enquête Ipsos/Sopra Steria pour *Le Monde*, la Fondation Jean Jaurès et l'Institut Montaigne, menée du 30 août au 3 septembre 2019, <https://www.ipsos.com/fr-fr/fractures-francaises-2019-la-defiance-vis-vis-des-dirigeants-et-des-institutions-atteint-des>

33 Rem Koolhaas, « Junkspace » [2001]. Dans *Junkspace: repenser radicalement l'espace urbain*, trad. Daniel Agacinski, Paris : Payot, 2011.

Or, il est évident qu'une architecture *métropolitaine et écologique* à la fois est non seulement possible, mais urgemment souhaitable. Pour que le réel continue à se construire *via* des réalisations moins énergivores, mais aussi pour que puissent s'inventer les « références architecturales » de demain – les modèles, types et archétypes sur lesquels seront formés les futurs architectes. Et, enfin, pour que les citoyens et citoyennes aussi puissent profiter d'édifices qui soient des portes d'entrée vers les milieux et leurs spécificités, des ouvertures sur le réel, des architectures à même de nous *reterrestrialiser* plutôt que de nous emporter dans les limbes hyper-réels de leur *junkspace*³³. Il nous faut donc construire, aujourd'hui plus que jamais, des édifices pouvant constituer des seuils entre « nature » et « culture ». Ou plutôt – cette distinction étant aussi obsolète que fautive – des édifices capables de s'afficher, justement, comme la démonstration que nous sommes des êtres naturels autant qu'existent des cultures animales de tous types. Pour le dire autrement, nous avons besoin d'architectures attestant que nous sommes les membres actifs d'anthropo-écosystèmes au sein desquels il n'est plus possible de séparer, d'une quelconque façon, les activités anthropiques d'une part, et les devenir autres qu'humains d'autre part.

Mathias Rollot

Docteur en architecture, enseignant-chercheur à l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy